

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Voix d'écrivains
Entretiens de Gérard Gaudet

Marie José Thériault

Numéro 39, automne 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40100ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thériault, M. J. (1985). *Voix d'écrivains : Entretiens de Gérard Gaudet. Lettres québécoises*, (39), 78–78.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1985

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

personnage est québécois, en polonais il atteint un autre niveau qui, lui, est universel.

En d'autres termes la lecture du mensuel polonais *La littérature dans le monde* permet de constater que les traducteurs et les commentateurs polonais donnent à la littérature québécoise des «lettres de noblesse» que Paris lui a refusé à maintes reprises. Assez curieusement, c'est à Varsovie, où les pénuries de papier rendent l'édition difficile ou

même impossible, surtout quand la censure se met de la partie, qu'on vient de présenter à l'ensemble de la production littéraire québécoise une sorte d'hommage et de susciter un intérêt réel pour son évolution et pour certains de ses écrivains. C'est à se demander pourquoi on n'encourage pas les échanges interuniversitaires et on ne reçoit pas au Québec plus de professeurs et d'étudiants des facultés des lettres des universités polonaises? Eux au moins, quand ils retournent dans leur

pays, parviennent à présenter la culture québécoise sous un jour infiniment plus positif que ce n'est le cas pour certains québécois qui, paralysés par leur propre modestie, ou comme dirait Gaston Miron, «leurs complexes de colonisés», continuent encore à remettre en cause les fondements même de son existence! □

Alice Parizeau.

Voix d'écrivains*

Entretiens de Gérard Gaudet

Voilà bien un juste titre: *Voix d'écrivains*. Mais voix non pas banales ou banalisées du «j'écris-avec-un-stylo-non-moi-c'est-à-la-machine-directement-le-matin-surtout», vous voyez ce que je veux dire? Rien ici, vraiment, qui rappelle les douze questions de routine et les réponses apprises par cœur qu'on a accoutumé de lire dans les entrevues d'écrivains. Ce sont des portraits par le dedans. Il faut savoir gré à Gérard Gaudet d'avoir mené ses interlocuteurs jusqu'à la confiance, jusqu'aux propos échangés discrètement, à voix basse, comme si de parler haut dans les clairs-obscurs hivernaux où semblent avoir eu lieu ces vingt-cinq rencontres pouvait représenter un manquement à la bienséance, voire à la pudeur.

Ces *Voix d'écrivains* sont donc des voix intérieures, les voix d'un hiver qui n'en finit pas, même si c'est dehors la lumière éclatante de juillet. Voix d'hiver, car d'elles émerge souvent une sorte de tristesse lente, celle qui vient aux êtres qui savent à la fois sans issue, inévitable et indispensable leur quête d'une solution au grand mystère universel. Mystère singulier et non pluriel: *tout* composé de fragments. Voix d'hiver, feutrées, presque honteuses par moments; derrière l'affirmation assurée, péremptoire même, souvent disparaissent (comme un regard contredisant les mots) le doute, la confusion, une timidité peut-être de l'écrivain qui tout à coup se sent, se sait entraîné lucidement et logiquement dans un monde qui, par l'écriture, lui est normalement d'autant plus familier qu'il n'est alors ni lucide ni logique. Son propre univers créateur. Chaos qu'il tente d'ordonner ici par le biais de raisonnements sentis et à la fois artificiels, puisque toute tentative d'élucidation est d'avance vouée à l'échec. «Pourquoi

écrire; quel est le chemin de l'écriture; où mène-t-il; qui parle à qui, à quoi, par la plume; avec quels dieux, quels diables ces pactes se signent-ils; etc.» Questions non formulées présentes dans les réponses. (Et me revient ce mot d'une amie: «J'ai toutes les questions à tes réponses.» Lapsus?) Les écrivains déclarent tout bas «j'écris pour et parce que, mes personnages cherchent ceci ou cela»; mais leur regard s'excuse: «au fond, je ne sais pas très bien de quoi je parle.» Ils mettent la vie, la mort, l'absolu, et tout ce qu'il y a entre, en petits tas, ils les analysent un à un, ils sont francs, sincères, ils ne jouent pas, ils vont même jusqu'à une certaine impudeur — je l'ai dit déjà — dans la confiance, ils prennent passionnément et en toute conscience le risque de se tromper. Car les réponses qu'ils

apportent sont autant de nouvelles questions. Et l'œuvre est leur façon à eux de mettre leurs doutes en mots.

Des intuitifs aux logiciens, des poètes aux essayistes, un fil passe, les relie, les retient: cette quête à tout prix par le texte, ou, mieux peut-être, ce texte à tout prix par la quête. L'oeuf et la poule. Et le plus important, en somme, n'est pas de savoir l'oeuf ou la poule, car de savoir signifierait pour plus d'un ne plus écrire. Non. La réponse vaut moins que le chemin emprunté pour la trouver, même si, surtout si ce chemin, agissant comme la matière des rêves, produit et masque ses propres symboles.

Étonnante lecture, donc, par la forme et la couleur de tous ces mots qui décrivent à la façon de qui les utilise différents morceaux de la même chose: «Avancer le plus loin possible [...] sur le bout de la feuille et [d']interpréter naïvement, j'en conviens, mais de tout son cœur, le mystère» (Louis Caron). «Comblé un certain manque» (Madeleine Ouellette-Michalska). «Voir si le regard est porteur d'un sens» (Réjean Bonenfant). «Redécouvrir ses multiples visages» (Gabrielle Poulin). «Chercher ce qui peut [nous] justifier d'exister» (André Major). «Pour avancer» (Claude Beausoleil). «[Pour attraper] la perception de quelque chose qui n'est peut-être même pas là» (Élise Turcotte).

Mais laissons Alphonse Piché conclure: «De toute façon, on ne peut rien prouver ni en logique, ni en philosophie, ni en mathématique, ni en rien. Alors il s'agit d'avoir de temps en temps un frisson comme l'avait dit Victor Hugo en parlant de Baudelaire: «Il a doté l'art d'un frisson nouveau.» Alors chacun apporte son frisson personnel à l'art. Ça fait comme une grande mer à la fin. Chacun apporte sa petite vague.»

Ainsi, de vague en vague, un beau livre. Même si on peut se demander — histoire d'être prudent — comme Jocelyne Felix paraphrasant Rilke, s'il n'est pas juste que «le créateur gagne à vivre dans l'ignorance de ses meilleurs dons, car il pourrait les priver de leur ingénuité, de leur gratuité». □

Marie José Thériault

*Québec-Amérique, 294 p.

